

Préface d'Hervé Péjaudier

L'INVENTION DU ROMAN CORÉEN

Comment peut-on être Coréen ? Il n'est peut-être pas si surprenant de commencer par se poser des questions d'identité, au moment d'aborder trois œuvres qui nous racontent les aventures d'une belle héroïne, pas toujours tout à fait sous le même nom, ni tout à fait la même ni tout à fait une autre, dans des lieux différents, avec un amoureux ni tout à fait le même ni tout à fait un autre, et qui aura vécu au moins deux siècles¹, ce qui n'est pas étonnant pour une fée du paradis des Immortels, mais davantage pour une héroïne de roman. Nous voudrions ici rapidement offrir au lecteur français, qui risque d'avoir le même regard qui étonnait tant le Persan de Montesquieu, le cadre minimal qui lui permette d'évacuer d'inutiles questionnements d'Histoire, quand ces magnifiques histoires n'attendent que lui pour revivre encore une fois, si loin, si proches.

Comment peut-on être Coréen ? Déjà, sans doute, en pouvant lire et écrire sa langue. L'histoire est connue, le roi Sejong, celui-là même qui donne son nom aujourd'hui à tant d'Instituts Culturels coréens qui se répandent ici et là, le roi Sejong, dans la première moitié du xv^e siècle, réunit les meilleurs savants afin qu'ils inventent de toutes pièces une manière de noter « les sons corrects pour l'éducation du peuple ». Cette écriture, considérée encore aujourd'hui comme un chef-d'œuvre, et bientôt nommée *hangeul*, va évidem-

1. Les versions de cette histoire se sont succédé, dans le plus grand désordre, sous leur forme romanesque, au moins de la fin du xvii^e à la fin du xix^e siècle, avant de connaître ultérieurement la métamorphose des éditions universitaires, qui ont fait de ces « romances en langue vulgaire » des grands classiques de la littérature coréenne, traitées avec les égards qu'elles méritent.

ment changer toute la donne littéraire. Dans un pays sino-centré comme la Corée — et la nouvelle dynastie Yi (1392) n’y contrevient pas, ouvrant toute une période dominée par un strict néoconfucianisme qui durera jusqu’à la fin du XIX^e siècle — seul le chinois classique est considéré comme digne d’écriture, et, le coréen étant ce qu’il est, c’est-à-dire différent du chinois, il fallait maîtriser les *hanja*, une dizaine de milliers de caractères chinois quand même, pour écrire. Bref, l’introduction du *hangeul* ne passera pas inaperçue ; destiné à l’alphabétisation des masses (et des femmes), il sera critiqué par les savants lettrés, qui pensent, globalement, qu’il n’est pas utile de donner au peuple le moyen de mettre en forme leurs plaintes et leurs récriminations. Cette crainte, assez fondée, explique bien les enjeux du *hangeul*, qui va permettre à une sensibilité proprement coréenne de s’exprimer, et aux lettrés lassés du conformisme sinisant de pouvoir donner forme à des créations populaires dont la sensibilité identitaire coréenne les touche.

Ainsi, dès la fin du XV^e siècle, on peut distinguer deux littératures coréennes, celle qui est en chinois, et celle qui s’invente... C’est ainsi que les *-jeon* vont arriver, c’est-à-dire les « histoires », vies de personnages destinées à édifier et/ou à divertir les couches de populations y accédant par la lecture, ou par l’écoute de ces saltimbanques spécialisés qu’étaient les « liseurs ». Même démarqués de la littérature chinoise, ces récits en coréen vont fleurir et suivre une évolution que d’aucuns ont résumé comme un passage de la pure biographie à la vie romancée, puis, de plus en plus à l’invention de vies romanesques¹. On considère que c’est à partir environ du milieu du XVII^e siècle que le « roman coréen » va prendre son essor. On peut voir deux raisons principales à cet état de fait. La première relève d’une question d’identité nationale ; si la dynastie Yi semble solidement installée, elle vient de subir consécutivement, venues de l’est deux invasions japonaises sauvages, en 1592 et 1597, suivies, par l’ouest, des intrusions incessantes des Jürchen, descendants de Toungouses, considérés comme des « barbares incultes », en conflit avec la Chine. Ils ont investi la Corée en 1627, exigeant des contreparties non tenues, ce qui entraînera l’expédition punitive de 1637, où le roi de

1. Il convient de citer ici l’*Histoire de la littérature coréenne des origines à 1919*, somme de Cho Dong-il admirablement repensée à l’usage du lecteur français par Daniel Bouchez, et que nous suivons ici sur de nombreux points. (Fayard 2002).

Corée se retrouvera gravement humilié, blessure d'amour-propre national qui frappera tous les Coréens. À partir de 1644, les Jürchen deviennent les Mandchous et renversent les Ming, fondant la dynastie Qing, ombre occidentale massive sur la Corée, ce qui encourage plus que jamais les prochinois de la cour à se sentir investis de la sauvegarde des traditions néoconfucéennes les plus strictes, bloquant encore un peu plus toute évolution de la société.

Or, dans le même temps, c'est la seconde raison, cette société évolue. Le niveau de vie augmente, foires et marchés se développent, une bourgeoisie marchande active trouve sa place à côté d'une noblesse qui ne pouvait travailler sans déroger, les femmes aidées par les progrès techniques gagnent du temps libre ; une nouvelle catégorie de jeunes lettrés déclassés, écartés du pouvoir par le jeu des castes, se rebelle contre l'immobilisme des prochinois, et se tournent vers la poésie populaire, témoignage d'une âme populaire vivante. C'est donc l'époque d'où l'on date l'éclosion du roman coréen, en coréen, en citant toujours les deux mêmes œuvres, *L'Histoire de Hong Kiltong* de Heo Kyun, et *Le Songe des neuf nuages* de Kim Man-jun¹. Pour le premier, que l'on disait naguère écrit vers 1610, les chercheurs pensent de plus en plus que la version que l'on possède est la réinvention tardive d'un texte perdu. Du coup, *Le Songe*...devient en quelque sorte le premier roman coréen dont on soit sûr, écrit vers 1690, par un auteur reconnu, Kim Man-jung, issu d'une grande lignée de lettrés, haut fonctionnaire exilé pour sa franchise, et profitant de sa retraite forcée². Superbe roman d'un baroque exubérant, où la vie n'est pas seulement vanité, mais aussi plaisir, amour et poésie, où se mêlent allégrement bouddhisme, confucianisme et taoïsme, réel et imaginaire, méditation et gaudriole, plan terrestre, plan céleste (et plan onirique !).

Mais peut-être est-ce l'arbre qui cache la forêt ? Si l'on met en avant ces deux romans, c'est d'abord parce qu'ils sont l'œuvre de deux grands lettrés, dont l'histoire personnelle mouvementée nous est connue, et qui revendiquent, en les signant, des histoires écrites directement en coréen, ce qui relève, à l'époque, d'une véritable pro-

1. En français, *Hong Kiltong* est paru chez Gallimard en 1994, *Le Songe des neuf nuages* chez Maisonneuve et Larose en 2004.

2. On aura remarqué que ce profil est en soi un lieu commun littéraire, que l'on retrouve dans le parcours des parents de Sukhyang et de Yi Seon.

vocation, tant le fossé se veut immense entre la littérature noble, digne, savante, en chinois, et l'autre. Or, un auteur comme Kim Man-jung nous montre que les passerelles existaient, puisque nous possédons des versions du *Songe* en coréen, et d'autres en chinois : qui de l'œuf, qui de la poule ? En fait, il semble quasiment certain aujourd'hui que l'original a été écrit directement en coréen, seulement ensuite traduit en chinois, pour que les lettrés savants puissent aussi profiter, sans déroger, d'un divertissement « sérieux ». On le voit, le monde se renverse : on ne traduit plus en langue vulgaire des œuvres en chinois pour édifier les masses, désormais on traduit après coup en chinois des récits écrits directement dans la langue du peuple, et à sa destination. D'ailleurs, l'anecdote est connue, Kim Man-jung aurait écrit ce *Songe* pour sa mère, qui s'ennuyait de ne plus rien avoir à lire... Ce qui confirme bien que, dès la fin du XVII^e siècle, existait une vraie demande de littérature de fiction ; au XVIII^e siècle, nous disposons de témoignages étonnants de lettrés, l'un parlant de « plusieurs milliers de romans » en circulation, l'autre dénonçant ainsi la situation : « Les femmes négligent leurs devoirs, délaissent leurs travaux. Il y en a même qui dépensent de l'argent pour louer des romans dont elles sont éprises. Certaines se ruinent pour les avoir¹. » Ceci expliquant cela, que d'histoires dont les femmes sont les héroïnes !

Si l'on a sacralisé *Le Songe*, c'est aussi parce que c'est une œuvre signée d'un grand auteur, garantie sans doute nécessaire à la reconnaissance culturelle. Il pèse toujours un soupçon de bâtardise sur les romans anonymes, que l'on suspecte d'être le fruit poussé en vrac de récits colportés, de tradition orale, de récits chantés sur les foires, mis par écrit par on ne sait qui, plus ou moins mal recopiés... Il suffit de s'intéresser à l'histoire du *pansori*, immense genre émergeant à la même période, posant les mêmes problèmes, pour comprendre le côté inextricable des attributions. Et pourtant, il est absolument évident que de véritables lettrés sont derrière ces textes, ne les signant pas pour préserver leur tranquillité, pour ne pas s'avilir à signer des divertissements en langue vulgaire, même s'il est assez évident que nombre de savants sinisants dévoreraient (en cachette ?) ces romans

1. Tchä Dje-gong (1720-1799), puis Li Tòk-mu (1741-1793), cités par Li Ogg dans sa préface à deux traductions pionnières, de Marc Orange pour *L'Histoire de Dame Pak*, et de Kim Su-chung pour une version de *L'Histoire de Suk-hyang*, passionnante pour l'étude de variantes innombrables, L'Asiathèque, Paris, 1982.

coréens, à côté des romans chinois qui en étaient la source et l'horizon culturel. Citons bien sûr pour mémoire les « Quatre livres extraordinaires », modèles indépassables, piliers de la culture romanesque chinoise en Corée où ils avaient été traduits et largement diffusés, deux romans du XIV^e siècle, *Au bord de l'eau* et *Les Trois Royaumes*, deux du XVI^e, *Le Voyage vers l'ouest (le Singe pèlerin)* et *Jing Ping Mei (Fleur en fiole d'or)*, nourrissant les récits de brigands formidables, de guerriers héroïques, de moines et de singes ou de grivoiseries bien troussées... On leur doit aussi ce goût pour le syncrétisme décomplexé entre confucianisme, bouddhisme et taoïsme, réalisme cru et magie éthérée. Mais nous trouvons en Corée d'autres sources possibles, non moins profondes, et le long voyage final du héros à la recherche des remèdes célestes à rapporter sur terre pour sauver son Impératrice (*Histoire de Sukhyang*), ou sa bien-aimée (*Le Dit de Sugyeong*), renvoie à un chant épique de la tradition chamanique¹, *Princesse Bari* ; même si ici le héros de cette quête initiatique est le garçon, le lecteur sera, nous le pensons, frappé par l'héroïsation du personnage féminin, sa complexité et sa force de résistance. Comme l'écrivent Cho et Bouchez, « ces romans permettaient aux recluses des gynécées de maison noble de s'évader par la pensée et de déployer en imagination des talents égaux à ceux des hommes ».

Nous avons donc le plaisir d'offrir aux lecteurs français trois versions de cette demoiselle Sukhyang / Sugyeong. Et quand nous parlons de versions, on se doute que ces œuvres anonymes, destinées à être recopiées, manuscrits passant de main en main, loués, rendus ou égarés, qui ne seront xylographiés qu'à partir du XIX^e siècle, dépendent aujourd'hui des versions qu'on en retrouve, plus ou moins complètes, plus ou moins parfaites, mais qui sont parvenues, pour les plus fameuses ou chanceuses d'entre elles, à traverser le temps et ses embûches pour parvenir jusqu'à nous. Il faut saluer le double travail du Professeur Lee Sang-Gu, qui a dû dans un premier temps établir la version la plus complète des histoires de Sukhyang et de Sugyeong, avant d'effectuer leur translation en coréen moderne².

1. Sur le rapport du chamanisme et de la poésie orale, cf. Han Yumi, *Le Pansori, un art de la scène*, PUFC, Besançon, 2015.

2. Sur l'extrême difficulté que peut poser ce type de travail, on lira utilement l'étude de Daniel Bouchez, *Tradition, traduction et interprétation d'un roman coréen*, Collège de France, 1984.

Pour notre part, nous avons souhaité avant tout offrir au lecteur le plaisir de découvrir avec un œil neuf ces contes, et de plonger dans cet univers féerique sans être dérangé par les incessants appels de notes, certes utiles et rassurantes, mais dans un second temps : c'est pourquoi nous n'avons inséré aucun appel de note (ce tue-fiction), et avons rejeté en fin de volume tous les commentaires et remarques, classés par chapitres, à même de répondre aux questions que le lecteur pourrait se poser, et d'éclairer sa lecture... ou sa relecture.

L'*Histoire de Sukhyang* remonte probablement à la fin du XVII^e siècle, en tout cas avant 1754, date où il est cité comme connu. Les romans étaient longs, avec de multiples rebondissements, et l'on trouve de nombreuses traces de reprises, de rappels, de récapitulations, qui sont autant de trucs de conteurs destinés à rafraîchir la mémoire de l'auditeur sur une si longue durée. Par contre, *Histoire de Demoiselle Sugyeong* est typique de l'évolution du genre au XIX^e siècle, où l'on préfère des œuvres plus compactes, plus faciles à copier et à louer à un public qui se développe. C'est une œuvre très populaire, sans cesse recopiée et réimprimée. Comme l'écrit une spécialiste de ce roman : « Le héros fait un rêve dans lequel la belle Sugyeong lui apparaît, pour lui annoncer qu'ils sont prédestinés à s'aimer dans cette vie puisqu'ils s'étaient déjà donnés l'un à l'autre dans leur vie antérieure. En ces temps où la notion de choix amoureux hors du cadre familial ne pouvait être, justement, qu'un doux rêve, un tel récit offrait au lecteur, ou à la lectrice !, l'expression de ses désirs réprimés, et c'est sans doute ce qui a permis à cette œuvre de connaître une telle popularité, et d'être déclinée en tant de versions¹. » Ainsi les temps changent, l'héroïne voit son nom légèrement modifié, l'action se passe désormais en Corée, et le lecteur pourra se réjouir de découvrir la manière dont l'optique se déplace d'un roman à l'autre. Pour une présentation plus complète de ces deux œuvres, nous nous permettons de renvoyer aux « Commentaires » qui suivent chaque texte.

Enfin, une *Sugyeong* peut en cacher une autre, et nous avons la chance d'offrir au lecteur une version en pansori, *Le Dit de Demoiselle Sugyeong*. Ceux qui ignorent tout de ce genre pourront déjà

1. Pr. Choe Ki-sook, actes du symposium « Littérature orale, la Corée au miroir de l'Occident », dans le cadre du Festival K-VOX, Paris-Sorbonne, juin 2017.

ainsi le découvrir sous sa forme purement littéraire de poème chanté, les autres auront la surprise de découvrir un pansori que l'on pensait définitivement perdu, et dont nous racontons l'histoire de l'exhumation, occasion de saluer une grande dame qui nous a hélas quitté depuis, la chanteuse Pak Song-hee, Trésor national, qui avait bien voulu nous confier le texte afin que nous le traduisions.

Pour privilégier le plaisir de lecture, nous n'avons inséré aucun appel de note ; le lecteur pourra se reporter à nos « Commentaires » placés après chaque récit.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Avant propos de Lee Sang-Gu</i>	
BONJOUR AUX LECTEURS FRANÇAIS !	7
<i>Préface d'Hervé Péjaudier</i>	
L'INVENTION DU ROMAN CORÉEN	11
HISTOIRE DE SUKHYANG	19
I. Où Kim Jeon sauve une tortue — II. La naissance de Sukhyang —	
III. Si jolie, et si misérable !... — IV. Où l'on rencontre Dame Hou	
Tu aux Enfers — V. Où Sukhyang est adoptée par le Ministre Zhang	
— VI. Une aiguille en or, un poignard de jade — VII. Où Sukhyang	
se jette dans le fleuve Pojin — VIII. Où Sahyang est punie par le Ciel	
— IX. Où Sukhyang se retrouve dans l'incendie d'un champ de	
roseaux — X. Où la grand-mère vend de l'alcool, et la demoiselle	
brode — XI. Où Sukhyang rencontre Yi Seon en rêve — XII. La nais-	
sance de Yi Seon — XIII. Où Yi Seon acquiert la soie brodée de	
l'Étang de Jaspe — XIV. Où la grand-mère met Yi Seon à l'épreuve	
— XV. Sur les traces de Sukhyang — XVI. Comme un couple de	
canards mandarins s'ébattant sur les eaux bleues —XVII. Où l'ordre	
est donné de mettre à mort Sukhyang — XVIII. Où Dame Yeo répri-	
mande son frère le Ministre — XIX. Qui désormais prendra soin de	
moi ? — XX. Où la grand-mère de la taverne du Poirier-en-Flours	
retourne au Ciel — XXI. Où le chien bleu aide Sukhyang — XXII.	
La femme qui lui est destinée par le Ciel — XXIII. Demoiselle, cer-	
tainement tu es une fée — XXIV. Où Yi Seon et Sukhyang finissent	
par se retrouver — XXV. Où la Dame Vertueuse témoigne sa recon-	

naissance — XXVI. Je suis votre Sukhyang — XXVII. Une alliance de jade et une pochette en soie — XXVIII. Où le Roi Yang parle à nouveau de mariage — XXIX. Si tu me rapportes les médecines célestes, je partagerai le monde avec toi — XXX. Où Yi Seon traverse douze royaumes avec le fils du Roi Dragon — XXXI. Où Yi Seon se sent offensé par les Immortels du Ciel — XXXII. Où l'on apprend les secrets de Seoljungmae et Soa — XXXIII. Où l'on obtient le champignon de la fée Magu au mont Tiantai — XXXIV. Où feu l'Impératrice Douairière est ramenée à la vie par les remèdes célestes — XXXV. Où Sukhyang et Yi Seon retournent au ciel.

DRAMATIS PERSONAE 183

COMMENTAIRES SUR *HISTOIRE DE DEMOISELLE SUKHYANG* 187

HISTOIRE DE DEMOISELLE SUGYEONG 213

I. L'enfant venu du ciel — II. Comment Demoiselle Sugyeong apparut en rêve à Seongun — III. Nuages et pluie dans le hameau d'Étang-de-Jade — IV. Seongun sur la route du Grand Examen — V. Demoiselle Sugyeong et l'homme venu du dehors — VI. Comment Maewol calomnia Sugyeong — VII. Seule la mort pourra me laver de cette calomnie — VIII. La lettre de l'époux reçu premier au Grand Concours — IX. Mon pauvre époux, que vont devenir Chunyaeng et Dongchun ? — X. Comme je lui en veux, comme je lui en veux, à cette route qui m'emmenait au Grand Concours ! — XI. Comment Seongun tua Maewol et Dolsoe — XII. Montons, montons au Palais Céleste.

COMMENTAIRES SUR *HISTOIRE DE DEMOISELLE SUGYEONG* 257

LE DIT DE DEMOISELLE SUGYEONG 265

COMMENTAIRES SUR *LE DIT DE DEMOISELLE SUGYEONG* 283